



Travailleur social et chercheur : au cœur de la rencontre

De g. à dr., pour une formation du collectif *Soif de connaissance*, emblématique du mode collaboratif : J. Foucart, personne ressource, M. Forestier, assistante sociale, Bodo, personne ressource, A. Rode, sociologue, Yamina, personne ressource. - © Jeanne Frank/Cocktail santé pour Le Media Social

Que se joue-t-il entre le travailleur social et le chercheur ? Face au constat d'une relation encore trop asymétrique, la recherche collaborative, les collectifs ou plus simplement, les chercheurs « engagés » tendent vers un croisement des savoirs pratiques et scientifiques qui soit réciproque. Et qui intègre les personnes accompagnées.

On les oppose, comme on oppose la théorie à la pratique ou encore le laboratoire au terrain, et pourtant, chercheurs et travailleurs sociaux semblent avoir de plus en plus d'occasions de se découvrir et de collaborer.

Et ce, dès le stade de la formation initiale, notamment avec le développement des « pôles recherche » au sein des écoles en travail social.

Une volonté d'articulation

« La place de la recherche n'a jamais été aussi vivace dans les instituts de formation, surtout depuis la réforme de 2018 des diplômes, qui a rapproché écoles et universités », avance Diane



Béatrice Muller, directrice de l'Eseis (Strasbourg). - © DR



Diane Bossière, déléguée générale d'Unaforis. - ©Frédéric Guina

Bossière, déléguée générale de l'Union nationale des associations de formation et de recherche en intervention sociale (Unaforis).

Béatrice Muller, directrice de l'École supérieure européenne de l'intervention sociale (Eseis, Strasbourg) confirme : *« Nous sommes dans une volonté d'articulation permanente entre recherche et formation. La recherche vient irriguer les enseignements. Dès que des résultats sont produits, ils sont transmis aux formateurs et aux élèves. Ces derniers sont également associés à des projets de recherche, mis en situation d'enquête ».*

Du bricolage

Un tableau enthousiasmant que tient à temporer Gilles Allières, ancien éducateur spécialisé et chargé de mission dans un établissement de formation (lire l'entretien ci-dessous) : *« Attention à ne pas généraliser ! Seules les grandes unités, tels les instituts régionaux du travail social (IRTS), financent des pôles recherche ou laboratoires en leur sein. Il faudrait aussi regarder si les disciplines représentées sont diversifiées. Les autres écoles, bien plus nombreuses, bricolent la recherche avec des formateurs qui ont un doctorat, et ces derniers n'ont guère le temps de s'adonner à leur spécialité ».*

Mais tout ne se joue pas en formation initiale. Passé ce temps, le travailleur social peut encore recroiser le chercheur dans des circonstances variées : colloques, journées d'études, formation continue, enquête de terrain du chercheur, recherche-action, recherche collaborative, collectif... sans oublier quand il retourne sur les bancs de l'université ou quand lui-même entreprend un parcours de... futur chercheur.

Question de positionnement

Tout en évoluant dans un univers très différent, le chercheur a en effet besoin du travailleur social et du terrain que représente le travail social, de même que le travail social et ses acteurs ont besoin de se nourrir des apports des sciences afin d'être outillés pour accompagner les publics fragiles.

Mais qui dit interdépendance ne dit pas forcément équité. Auréolé de l'image de celui qui « sait », le chercheur peut s'installer dans une position surplombant le travailleur social - celui qui « fait » - et ainsi instaurer une relation asymétrique.

Une vision du métier



Jean-Luc Charlot, sociologue, directeur de la Fabrik Autonomie et Habitat (Caen). - © DR



Philippe Warin, sociologue, directeur de recherche, cofondateur de l'Odenore. - © DR

Pour Philippe Warin, sociologue, directeur de recherche (CNRS, PACTE, laboratoire de sciences sociales), cofondateur de l'Observatoire des non-recours aux droits et services (Odenore, à Grenoble), la qualité de la relation entre le travailleur social et le chercheur dépend de « *comment ce dernier envisage son métier et comment il considère son sujet* », soit, dans l'idéal, « *comme un objet de recherche à porter collectivement et à rendre visible* ».

Veiller à être compris

Prend-il le temps sur le terrain ? Veille-t-il à être compris en évitant le jargon scientifique ?, « *ce qui ne veut pas dire adopter un style simpliste* », s'investit-il dans l'action aux côtés des professionnels tout en ayant en tête sa grille de questions, à poser au bon moment ?

Même analyse de Jean-Luc Charlot, également sociologue et directeur de la Fabrik Autonomie et Habitat (à Caen), association engagée dans le champ de l'habitat inclusif. Lui fait la différence entre « *un chercheur qui vient se nourrir sur le terrain pour produire* » et « *un*

chercheur qui met ses outils et ses connaissances au service d'un groupe, pour, ensemble, trouver une solution à une problématique ».

Sortir la tête du guidon

On comprend que la rencontre sera de qualité pour les deux parties, et d'autant plus fertile, si elle fonctionne selon le principe des vases communicants.

Mickaël Blanchet, docteur en géographie sociale et formateur, notamment au centre national de la fonction publique territoriale (CNFPT), voit, dans les formations qu'il dispense, l'occasion pour les travailleurs sociaux « *de sortir la tête du guidon, de se donner le temps de la réflexion* ».

Des cartographies

« En tant que géographe, je leur fais faire des cartographies - ont-ils une carte du territoire en tête? Où se situent leurs partenaires et pourquoi ne pas travailler avec tel acteur? ; ce qui permet de cerner des manques et, pourquoi pas, de faire émerger des projets », raconte-t-il, tout en reconnaissant qu'il y a « des travailleurs sociaux qui s'emparent du sujet, et d'autres non ».

Du côté du chercheur, cette rencontre, « *c'est la réalité qui vient à nous. Comprendre ce qui se joue sur le terrain, la charge administrative, la lassitude...* ».

Trouver l'alchimie



Cécile Perrot, coordinatrice de l'animation du projet éducatif à la fondation Apprentis d'Auteuil. - © J.-P. Poupeau/Apprentis d'Auteuil

Coordinatrice de l'animation du projet éducatif à la fondation Apprentis d'Auteuil, Cécile Perrot a eu plusieurs fois l'occasion de mesurer « *l'impact positif* » des actions-recherches encadrées par des chercheurs : « *Quand on se met tous autour de la table, on gagne un temps fou dans la réflexion et la modélisation. Il y a aussi une prise de confiance, l'action-recherche permettant d'expérimenter dans un cadre sécurisé* ».

Pour trouver l'alchimie, Cécile Perrot détermine deux conditions : que le chercheur s'engage sur le terrain et que les travailleurs sociaux participent à la formulation des questionnements, « *qu'ils ne soient pas en attente de solutions toutes faites qui seraient données par le chercheur* ».

L'importance des rencontres

À l'aube de sa retraite, Philippe Warin confie que s'il a pu réaliser certains travaux, « *c'est clairement grâce à des rencontres avec des travailleurs sociaux, des échanges essentiels ; j'ose espérer que je leur ai aussi apporté* ».

Lui retiendra comme l'une de ses réussites la mise en place d'un dispositif de lutte contre le non-recours au sein de l'Assurance maladie, « *grâce à [sa] rencontre avec un directeur de caisse et des agents d'accueil* ».

Sortir de sa zone de confort

Pierre Meyer, ancien directeur de CCAS et d'établissements médico-sociaux (à la retraite depuis 2018), est l'un de ces acteurs de terrain qui ont eu l'occasion de collaborer avec Philippe Warin.

« *J'avais observé la façon de travailler de l'équipe de l'Odenore avant de la solliciter pour une recherche-action (2010-2013), qui a abouti à la transformation des Maisons des habitants (maisons de quartier) de Grenoble. J'avais aimé leur façon de travailler en associant des personnes concernées par l'exclusion. Des chercheurs qui sortent de leur zone de confort en animant des cercles de parole, ce n'est pas si courant !* », retrace-t-il.

Porter l'évolution des politiques publiques

De cette expérience et d'autres recherches-actions, Pierre Meyer retient qu'il y a « *toujours un intérêt à travailler avec des chercheurs car ils parviennent, avec leur bagage, à donner de la consistance à une problématique. Eux et nous, les acteurs du social, portons la question de l'évolution des politiques publiques, c'est ce qui nous unit* ».

Ayant eu l'occasion d'être en poste dans deux secteurs différents – l'exclusion et le handicap –, il remarque que les travailleurs sociaux engagés dans la lutte contre la précarité sont « *tellement dans l'urgence et dans le manque de solutions* » qu'ils seraient « *davantage ouverts* » aux travaux expérimentaux proposés par les chercheurs.

Le cas des « praticiens-chercheurs »



Antoine Guillet, assistant de service social, sociologue. - © DR



Roland Janvier, directeur, chercheur en sciences sociales. - © DR

Tous deux assistants de service social de formation initiale, Antoine Guillet et Roland Janvier ont tous deux également entamé un parcours universitaire, et décidé de ne pas choisir entre le terrain et la recherche en portant cette double casquette.

« À un moment, j'ai ressenti le besoin d'aller chercher des éléments théoriques qui me permettraient de muscler ma pratique », explique Roland Janvier, aujourd'hui directeur d'établissement, chercheur en sciences sociales et président du Comité régional du travail social de Bretagne.

Trouver son équilibre

« J'ai trouvé mon équilibre dans cette double activité même si ce n'est pas toujours une position confortable - notamment parce qu'en tant que chercheur, j'ai choisi un sujet de thèse (la participation des usagers) qui n'est pas académique. Mais c'est ma solution. Pour un autre directeur, ça en sera une autre. Et ça ne fait pas de moi un meilleur directeur qu'un autre », analyse-t-il.

Le travail social ne doit pas être essentialisé

Antoine Guillet

Antoine Guillet, sociologue, a réalisé son « besoin d'écrire sur le travail social » alors qu'il était vice-président de l'Association nationale des assistants de service social (Anas). « Je me pense comme un praticien chercheur : il y a de la recherche dans ma pratique et de la pratique dans ma recherche, ce qui, parfois, peut s'avérer schizophrénique ».

Un rapprochement mais pas d'assimilation : « Le travail social ne doit pas être essentialisé. Il se trouve aux interstices, est parfois invisible. Et son but n'est pas de produire de la connaissance », estime Antoine Guillet.

Une rencontre à deux, puis à trois

La relation entre chercheurs et travailleurs sociaux aurait-elle atteint l'âge de la maturité ? Sans aller jusque-là, Roland Janvier note un tournant avec les États généraux du travail social (lancés en 2014). « *La question des usagers a mis en lumière la celle de la relation entre recherche et pratique et a permis de s'interroger sur la recherche en travail social avec, à la clé, une évolution de la position des chercheurs* », estime-t-il.

L'accélération de l'essor de la recherche participative, collaborative ou encore de la recherche-action collaborative en travail social peut aussi être interprétée comme un signe positif, associant les usagers (en langue anglaise, on parle de « *citizen science* », science citoyenne).

Valoriser les initiatives

Lydie Gibey, doctorante en travail social à l'IRTS Parmentier (Paris) et directrice du Centre régional d'études et d'actions pour les handicaps et les inadaptations (Creai) Ile de France, qui pratique la recherche-action collaborative, souligne que la méthode, tout en donnant une place aux personnes accompagnées, « *permet de valoriser les initiatives des professionnels* ».

Des collectifs



Jacques Foucart et Magali Forestier, ici lors d'un module de formation dispensé par Soif de connaissance à l'école santé social sud est (Esse) de Lyon. - © Jeanne Frank/Cocktail santé pour Le Media Social

Le collectif, tel Soif de connaissance (Grenoble), qui rassemble chercheurs, formateurs, professionnels et personnes accompagnées, représente aujourd'hui la forme ultime de rapprochement entre toutes les parties prenantes.

Une organisation que l'on peut rapprocher de la méthode du « Croisements des savoirs et des pratiques » élaborée par ATD Quart-Monde, qui associe chercheurs engagés, travailleurs sociaux et personnes en situation de précarité dans l'objectif de faire reculer la grande pauvreté.

« Des expériences qui bousculent les travailleurs sociaux car elles exigent de travailler sur les représentations et de réaliser les incompréhensions », précise Isabelle Bouyer, membre de la délégation nationale.

Quatre expertises complémentaires

À Soif de connaissance, on est convaincu que « pour bien connaître un sujet, il est nécessaire d'associer l'expertise de quatre acteurs différents : le formateur et son savoir pédagogique, la personne-ressource et son vécu, le chercheur et son expertise scientifique et enfin, la pratique du travailleur social. Et aucune voix ne compte plus que les autres », détaille Agnès Voisin, par ailleurs formatrice filière assistante sociale à l'école santé social sud-est (Esse), à Lyon.

Une polyphonie

C'est donc à quatre que chaque groupe du collectif coanime des formations en école de travail social qu'ils ont coconçues, notamment sur le thème du non-recours. Jacques Foucart, personne ressource, qui a croisé le chemin de Soif après avoir séjourné dans un CHRS, confirme : « Je valide l'expression du chercheur de notre groupe qui dit que nous composons une polyphonie ».

De son côté, Magali Forestier, assistante sociale au Samu social de Lyon, témoigne qu'avec Soif, elle a, paradoxalement, à la fois « pris du recul » et se sent « engagée dans une forme de militantisme ».

Une initiative belge à suivre

« Chercheurs et travailleurs sociaux : on se mélange ? » ... tel était le titre, plus incisif qu'académique, d'un colloque proposé par le tout jeune centre de recherche de Bruxelles sur les inégalités sociales (Crebis), qui a pour objectif « d'œuvrer au rapprochement des mondes de la recherche et de l'intervention sociale ».

Initialement programmé en mars 2020 et reporté au printemps 2021 (en raison de la crise sanitaire), le colloque sera animé par des binômes chercheur-travailleur social présentant des projets communs. « Nous n'avons eu aucun mal à trouver ces intervenants, découvrant à cette occasion que les collaborations chercheurs-travailleurs sociaux sont bien plus nombreuses qu'on pourrait le penser et nécessiteraient donc d'être davantage valorisées », souligne Marjorie Lelubre, sociologue, membre du Crebis.

Au-delà de cet événement, le Crebis devait organiser fin 2020 des ateliers réunissant des travailleurs sociaux qui, à partir de leurs récits de pratique, « définissent des questions dont ils aimeraient que les chercheurs s'emparent afin de ne plus être dans la situation où ce sont les chercheurs qui viennent au terrain avec des sujets prédéfinis. Nous entendons faire de la recherche pour servir le terrain », précise Marjorie Lelubre.

Contact : lelubre@le-forum.org



Gilles Allières, co-auteur de « L'interdisciplinarité au service du travail social ». - © DR

Gilles Allières, ancien éducateur spécialisé, chargé de mission dans un institut de formation, est l'auteur, avec Stéphane Saint-André pédopsychiatre (CHRU Brest), de « L'interdisciplinarité au service du travail social », chez Chronique Sociale (2019)

Qu'en est-il de l'ouverture du travail social à d'autres références ?

Gilles Allières : À défaut d'être suffisamment identifié socialement, reconnu et soutenu, le travail social a longtemps vécu sur lui-même, avec trop peu de liens réciproques avec l'ensemble de la société. Aujourd'hui, ce qui peut renforcer dangereusement cet isolement, c'est notamment la charge de travail très lourde.

Il revient donc au travail social de construire des ponts ?

G.A. : L'ouverture à des nouvelles disciplines est l'opportunité de se connecter au monde dans une dynamique centripète. Mais dans l'autre sens, il importe que des disciplines, comme la philosophie ou la médecine, s'intéressent au travail social. Ce serait autant d'opportunités d'interconnaissance et de travail ensemble.

Quelles conditions réunir pour que l'interdisciplinarité soit « au service du travail social », comme vous l'écrivez ?

G.A. : Au départ, sans nul doute, il y a la nécessité d'une volonté. Il faut être manifestement altruiste pour rendre possible des rencontres intersectorielles. Ce n'est, certes, pas confortable de sortir de l'entre-soi mais c'est passionnant. Ensuite, il faut des objets communs à travailler et des objets convergents.

Par exemple ?

G.A. : Prenons la problématique des adolescents difficiles (1) : cela convoque des équipes de travailleurs sociaux, mais aussi la pédopsychiatrie, la justice, les élus... Vous imaginez le brassage potentiel des idées, la production d'intelligence collective ? L'intérêt est alors social, plus que strictement pour le travail social. Dans notre esprit, cette interdisciplinarité fonctionne avec l'impérative nécessité de respect des identités et des spécificités professionnelles de chacun.

Quid du pilotage de ces expériences ?

G.A. : Le pilotage doit s'orienter vers un mode de coordination à l'horizontalité du pouvoir. J'ajouterais une dernière condition : la nécessité d'accepter la conflictualité comme composante intégrante de l'interdisciplinarité.

Pour que la relation chercheur-travailleur soit moins asymétrique, les travailleurs sociaux ne devraient-ils pas davantage communiquer ?

G.A. : Le peu de considération du travail social dans notre société a fait en sorte que les professionnels ont peu à peu intégré un sentiment d'infériorité. Contrairement au fantasme récurrent selon lequel les travailleurs sociaux n'écrivent pas assez, je crois au contraire qu'ils le font beaucoup mais à l'intérieur de leur microcosme.

Les chercheurs sont pour certains d'anciens travailleurs sociaux qui ont repris le chemin de l'université. Les formateurs ont accompli des masters. Le potentiel est là. Mais gare au fonctionnement pyramidal et la constitution d'un corps d'élite - les chercheurs - qui serait déconnecté des réalités du terrain.

Quel serait le ou les dangers à faire du travail social une discipline scientifique ?

G.A. : Ériger le travail social en discipline reviendrait à le positionner à côté des autres disciplines, à créer un nouveau silo en quelque sorte. Notre démarche est inverse : nous considérons que le travail social, dans sa multitude, est un champ d'études interdisciplinaires. Il n'est pas homogène mais hétérogène, déployant de multiples choix théoriques qui vont guider des pratiques extrêmement diversifiées.

C'est ce « désordre » qui en fait la richesse, et tout son potentiel ressource à mettre à disposition de toutes les autres disciplines. « Discipline interdisciplinaire », comme le dit Michel Parazelli (professeur en travail social, Québec), c'est en cela que le travail social est un pulvérisateur de cloisons.

(1) Gilles Allières et le Dr Stéphane Saint-André ont mis en place le dispositif Muta'Jeunes, des rencontres de professionnels intervenant auprès d'adolescents en grande difficulté en dehors de la prise en charge en situation de crise.



À Paris, l'Etsup propose aux étudiants des séances de ciné-recherche. L'occasion d'enrichir leur formation par d'autres biais disciplinaires, et de s'initier à la démarche de recherche. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Analyser la fiction pour questionner le réel

La commission recherche de l'École supérieure de travail social (Etsup, Paris) propose aux étudiants et aux formateurs de participer, sur la base du volontariat, à des séances de « ciné-recherche ». Une proposition dans le droit fil de la réforme des diplômes, qui instaure une initiation à la recherche transversale aux filières.

Comme pour presque tout événement organisé en période Covid-19, il faut tout d'abord régler la question de la technique. « Vous nous entendez ? », « Vous nous voyez ? », demandent à plusieurs reprises les co-animateurs de ce « ciné-recherche » tout en branchant les différents ordinateurs devant eux.

Un duo d'animateurs

Gilles Garcia est philosophe, psychanalyste, formateur-chercheur sur la filière assistant de service social, et responsable de projet « clinique et recherche » à l'École supérieure de travail social de Paris (Etsup, qui compte environ 2 000 étudiants/stagiaires).

Sa comparse est Frédérique Speck. Assistante sociale de formation, elle est formatrice à l'Etsup.



Frédérique Speck et Gilles Garcia. - © Martin Barzilai pour Le Media social

L'idée d'un ciné-club

Sur l'écran, apparaissent via *Zoom* les visages d'une quinzaine d'étudiants. Environ le même nombre de personnes a pris place dans la salle polyvalente en attendant le début de la séance, l'Etsup pratiquant une organisation de l'enseignement à la fois en présentiel et à distance.

En guise de mot d'accueil, Gilles Garcia rappelle l'origine du « ciné-recherche » : « *Des étudiants en première année de filière assistant de service social avaient demandé l'ouverture d'un ciné-club. L'école n'a pas pu accéder à leur demande mais l'idée a été reprise par la commission recherche, et nous proposons ainsi depuis 2019 des séances ouvertes à tous, étudiants comme formateurs* ».

Échanges autour d'un film

Les séances consistent, explique-t-il, dans la projection d'un film, dont le sujet n'est pas le travail social, suivi d'un échange sur les réactions des uns et des autres pour élaborer ensemble « *la dimension formative de ce qui se dit* ».

Les co-animateurs espèrent poursuivre ce premier travail d'analyse en formant prochainement avec des étudiants une équipe collaborative, et mettre en pratique les enseignements de méthodologie abordés pendant les cours. La séance fait ainsi figure de terrain de recherche et les échanges se rapprochent des entretiens tels que le chercheur les pratique.



Covid-19 oblige, le ciné-recherche se fait à la fois en présentiel et en distanciel. Une poignée d'étudiants y assiste sur place. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Des expériences de recherche-action

« Les outils du chercheur seront utiles aux étudiants pour leur mémoire de stage, quand il faut observer, élaborer un diagnostic ou encore tenir un journal de bord. Dans cette situation, ils se rapprochent du travail de l'anthropologue », explique Gilles Garcia. Au-delà du « ciné-recherche », la commission recherche de l'Etsup peut proposer à des étudiants de participer à des expériences de recherche-action.

Le « ciné-recherche » a déjà exploré la thématique « Enfance et Jeunesse », avec, notamment, *L'enfant sauvage* (François Truffaut, 1969), *Le Péril jeune* (Cédric Klapisch, 1994), ou encore *La vie est belle* (Roberto Benigni, 1997), vu en plein confinement - une séance particulière car ouverte aux familles des participants.

Le cinéma comme vecteur de questionnements

Un nouveau cycle s'ouvre avec cette nouvelle séance sur la thématique de « La guerre » autour de *Ceux de 14*, exceptionnellement une série télévisée, signée Olivier Schatzky (2014) et réalisée à l'occasion du centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale - adaptation éponyme des récits de guerre autobiographiques de Maurice Genevoix.

« L'idée est de passer par un support externe, ici le cinéma, vecteur de questionnements importants. Cette expérience a été développée par Stanley Cavell, écrivain et philosophe américain, dans les cours qu'il dispensait à Harvard, détaille Gilles Garcia. Il faisait dialoguer la pensée et le cinéma, avec des allers-retours entre les films et les cours de philosophie, comme moyen d'explorer l'existence. »



Pour stimuler la réflexion des étudiants, Gilles Garcia fait des liens entre le film projeté et la période actuelle : couvre-feu, jeunesse sacrifiée, font ainsi écho à la guerre évoquée sur l'écran. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Confinement et ensauvagement

Avec la présentation de la fiction *Ceux de 14*, le rythme des références s'accélère et le croisement de différentes disciplines se précise. « *Ceux de 14* est l'histoire d'une jeunesse sacrifiée. On peut déjà faire le lien avec la période que nous traversons actuellement, avec son couvre-feu, "comme si on était en guerre", et une jeunesse qui est désignée comme fautive », avance Gilles Garcia.

« *Qu'aurait été la vie de ces jeunes gens s'il n'y avait pas eu la guerre ? Est-ce que la guerre transforme une jeunesse et un pays ?* », lance-t-il, proposant au public de lire ou relire l'œuvre de la politologue Thérèse Delpech, *L'ensauvagement : le retour de la barbarie au xxi^e siècle* (Grasset, 2005). « *"Ensauvagement", un terme utilisé ces derniers mois par le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin* », rappelle le formateur-chercheur.

Comme au cinéma

Le premier épisode de *Ceux de 14* s'ouvre en avril 1915, les hommes sont sur le front, les femmes à l'arrière, œuvrant à l'usine ou dans les champs « *ce qui, d'ailleurs, nous renvoie à l'histoire de l'Etsup (3)* », souligne Gilles Garcia - l'école ayant été créée en 1917, au sein du milieu ouvrier, par cinq femmes militantes de l'action sociale.

Comme au cinéma, le noir se fait dans la salle et apparaissent cette fois-ci sur l'écran les visages de soldats, dont celui de Maurice Genevoix, jeune normalien. Les tranchées sont encore silencieuses, le temps est à la camaraderie et aux plaisanteries potaches avant que n'éclatent les bombes et le claquement des fusils.



À la fin de l'épisode, l'émotion est partagée. Le cinéma, même s'il s'agit ici d'une série, est bien une expérience collective. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Une expérience collective

Entre ces deux extrêmes, des flash-back sur les amours du jeune Maurice, dans une scène dont l'esthétisme rappelle le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, ou sur la vie culturelle parisienne. À la fin de l'épisode, l'émotion est partagée. Le cinéma, même s'il s'agit ici d'une série, est bien une expérience collective.

Les co-animateurs ont de nombreuses réflexions à partager et de références à transmettre. « *Dans la scène au théâtre, l'opéra qui est répété est la Belle Hélène (1864) d'Offenbach, compositeur qui était au début du ^{xx}e siècle autant adulé que critiqué. Cette œuvre pose la question : "Est-ce qu'on peut rire de la guerre de Troie?", et avec le personnage d'Achille, qui a choisi une vie brève, mais glorieuse* », signale Gilles Garcia.

Jeunesse engagée

Frédérique Speck souligne le comportement des jeunes urbains qui traversent les campagnes françaises et qui « *s'ensauvagent au contact de la nature* », des scènes qui lui rappellent l'œuvre du philosophe américain Henry David Thoreau (1817-1862), « *même si cet ensauvagement est un ensauvagement civilisé* ».

La parole est au public. Alessandra Pandolfi, étudiante, a été marquée par le personnage de Quelo, âgée de « *18 ans et demi* », comme il le précise, au regard éberlué, qui, selon l'étudiante, « *symbolise la jeunesse engagée dans la guerre* ». Pour David Marie-Noël, également étudiant, « *la guerre semble idéalisée, avec cette idée de devenir un héros* ».



Les étudiants sont invités à intervenir : ils disposent du même temps de parole que les formateurs qui animent la séance. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Même temps de parole pour tous

Un troisième étudiant fait le rapprochement entre ces images de guerre et les jeux vidéo de tir, par exemple Call of Duty. « *Il y a un récit dans les jeux vidéo, on les présente comme le 8^e art, rebondit Frédérique Speck, et le joueur incarne un héros* ». Le débat s'oriente sur les images que l'on avait en 14 de la guerre et les images que l'on en a aujourd'hui.

« *En 1914, les journaux proposaient des illustrations de la violence suite au traumatisme de la guerre franco-allemande de 1870* », apprend à l'auditoire Frédérique Speck. Au cours des échanges, formateurs et étudiants ont le même temps de parole. « *Dans une équipe collaborative, chacun bénéficie du même statut* », souligne Gilles Garcia.



Intérêt de la démarche : permettre aux étudiants de prendre de la hauteur, en acquérant des notions de philosophie, d'art, de science politique ou encore de sociologie. Et nourrir ainsi sa formation, par un biais non conventionnel. - © Martin Barzilai pour Le Media Social

Une circulation entre terrain et recherche

La fin de la séance a sonné. Tout en faisant un voyage dans le passé, chacun a pris de la hauteur sur le réel et l'actualité en acquérant des notions de philosophie, d'art, de science politique ou encore de sociologie qui viennent nourrir par un biais non conventionnel sa formation.

« *Il faut continuer de penser cette circulation entre terrain, recherche et pédagogie* », insiste Gilles Garcia. Les participants ont rendez-vous pour un prochain « ciné-recherche » autour du film *En guerre* (Stéphane Brizé, 2018), un âpre combat mené dans le monde de l'entreprise.

(1) Flammarion, 2011

(2) La séance de « ciné-recherche » a eu lieu le 15 octobre 2020, lendemain de l'annonce du couvre-feu dans 9 métropoles françaises, et veille de l'attentat islamiste qui a coûté la mort au professeur d'histoire Samuel Paty

(3) Créée en 1917, l'École des surintendantes d'usines et de services sociaux devient en 1990 l'École supérieure de travail social, l'Etsup

CONTACT : Gilles Garcia : gilles.garcia@etsup.com

- - - - -

En bref

- Atelier ouvert à tous sur la base du volontariat, environ 30 participants par séance
- Budget : droit de diffusion (environ 100 € la séance).

- - - - -

Pour aller plus loin

- « *Le travail social en quête de légitimité* », ouvrage collectif, Presses de l'EHESP, 2020.
- « *Patience, prudence et petits pas* », collectif Métis, Métropole de Lyon, 2019, ouvrage qui retrace une recherche-action associant sociologues et travailleurs sociaux (pour se le procurer : millenaire3@grandlyon.com)
- « *La fabrique du doctorat en travail social* », ouvrage collectif, Presses de l'EHESP, 2018.
- « *L'implication citoyenne dans la recherche* », revue Vie sociale, Éditions Ères, 2017/4 (n° 20).
- Vidéo (2015) d'ATD sur la méthode « Croisements des savoirs et des pratiques ».
- Vidéos du collectif Soif de connaissance : <https://vimeo.com/collectifsoif>
- Affuts, association pour la promotion et le développement de la recherche en travail social (RETS).